

Administration et Rédaction :  
69, BOULEVARD DE BELLEVILLE. — PARIS

Adresser tout ce qui concerne le journal à l'Administrateur

ABONNEMENTS :

POUR LA FRANCE :	POUR L'ÉTRANGER :
Un an. . . . . 10 fr.	Un an. . . . . 12 fr.
Six mois. . . . . 5 fr.	Six mois. . . . . 6 fr.

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

# Le Libertaire

HEBDOMADAIRE

## Révolution

N'ayant jamais lu Karl Marx, pas même son livre capital, *Le Capital*, je ne sais si les conclusions de mon article : *L'Agence (Libertaire du 17 octobre)* se rapprochent, comme le dit le camarade Solstice, des théories marxistes. Mais, ce que je sais bien, c'est que, contrairement à ce que s'imagine le dit camarade, qui s'est donné beaucoup de mal pour enfoncer une porte ouverte, je n'ai jamais pu faire ni voulu faire la théorie de la fatalité de la Révolution, pour l'excellente raison que je ne crois ni à la fatalité, ni à la Révolution.

Je conviens qu'en s'en rapportant à la seule phrase citée par Solstice, on pourrait croire que j'admets, tout au moins, la Révolution. Il n'en est rien. Le mot (Révolution) écrit par moi, est relatif à la conception que semblait s'en faire M. Robert de Jouvenel, dans *L'Œuvre*, des 4 et 6 octobre, en posant ironiquement sa question : Qui fera la Révolution ?

Cette conception qui n'était qu'une railleuse hypothèse, n'avait certainement rien de vaste et sous-entendait tout au plus, le renversement d'un régime politique et, au plus aller, l'abolition du Capital, avec l'avènement d'un certain gâchis communiste, politique et étatique comme en Russie. La question qui la terminait, prise en son sens exagéré, se pouvait donc résumer ainsi : Qui détruira le Capital ? Et j'ai répondu : Les capitalistes.

Cela n'implique pas de ma part l'affirmation de la Révolution ni du fatalisme. Ma conception de la révolution n'est pas nécessairement conforme à celle qu'il m'a plu de prêter à M. Robert de Jouvenel. Elle dépasse de beaucoup le Capital et l'avouera-t-elle ? — que Solstice me pardonne — même un peu l'anarchisme, qui n'est pas forcément l'ultime expression de la mentalité humaine. Elle se rattache, naturellement, à la théorie de la dynamique universelle, que je n'ai pas (surtout) l'intention d'exposer ici.

Mon érudition sociologique est à peu près nulle. J'ai pu lu et ne lis presque plus. Le grand livre de la vie est celui que je préfère à tous. C'est au hasard de ses pages palpitantes, tour à tour joyeuses ou navrantes, tendues ou féroces, splendides ou hideuses, grotesques ou sublimes, mais toujours vibrantes de vérité, que j'aime à puiser ma connaissance, mes convictions, mes enseignements et former mon expérience. Je ne suis qu'un simple spectateur des choses, des faits et des hommes. J'observe, j'étudie, je compare, je constate, et suis bien plus enclin à chercher l'explication des événements, dans la logique des causes qui les déterminent et des effets qui en découlent, que dans celle de mes désirs qui les voudraient autres. J'éprouve à ce spectacle des impressions grandioses, non exemptes d'amertume, mais, non plus, de douceur.

La Révolution ! Quelle formidable question vient de soulever là le camarade Solstice ! En vérité, j'admire sa foi, car la foi soulève les montagnes. Mais la Révolution est plus qu'une montagne. Je serais désolé de refuser à une si belle ardeur et de diminuer un idéal qui procure de si généreuses illusions, mais, je dois avouer, par sincérité pour moi et pour les autres, que je ne crois pas du tout possible, à nous deux, d'élucider une pareille question. Elle excéderait non seulement nos forces, mais encore, toutes celles de la génération présente, momentanément plus régressives que révolutionnaires. Laissons cette tâche immense à tous les fils des hommes ; ils auront assez à faire, car, pour résoudre la question de la Révolution et la mener pratiquement à bien, l'humanité toute entière, présente, future, ne sera pas de trop. Elle s'emploie, d'ailleurs, de son mieux, et nous assistons, nous participons à l'une des phases de ce grand phénomène, dans la mesure infinitésimale de notre infime personne.

En attendant l'évolution finale de la Révolution, nous pouvons toujours discuter et philosopher sur elles. Cela n'en affecte aucunement le cours, qui nous échappe, et encore moins la solution, qui n'aura lieu, vraisemblablement, qu'avec la fin du monde. Je me doute bien que le camarade Solstice ne se fait pas de la Révolution une idée aussi absolue. Il la fragmente et la circonscrit en des limites relatives que, je veux croire très étendues, mais que, ne connaissant pas encore, je puis discuter.

Je puis cependant répondre à quelques-unes des objections précises qu'il a formulées contre ce qu'il croit ma théorie du fatalisme révolutionnaire. Faisons en sorte, dit-il, que nos critiques, que nos arguments, ne donnent pas des prétextes à la violence et à l'incitation des masses, etc.

D'abord, les masses ne nous lisent pas. Nous lirait-elles, que je n'admets pas, pour les rassurer, les stimuler, les pousser, de déguiser ma pensée ou de m'en montrer qu'une partie. Cette précaution superposerait une tactique de tromperie relative, indigne de penseurs sincères et injurieuse pour les masses dont elle ravalerait injustement la compréhension. C'est une détestable méthode d'éducation révolutionnaire que celle qui consiste à négliger les gens que jusqu'au point où on veut les mener. Ceux qui pensent, parlent et écrivent, ne doivent avoir en vue que ce qu'ils croient la vérité ; sinon, ce sont des fripons. L'homme intègre et droit ne saurait jamais s'abaisser à farder sa pensée ni à la présenter incomplète, par crainte d'effrayer ou de décourager les timorés. Dans cette voie-là, on aboutit au mensonge. Le rôle logique du propagandiste anarchiste est d'instruire ses semblables, non pour les mener, mais pour les libérer.

Pour moi, je ne désire séduire ni circonvenir personne. J'écris ce que je pense, comme je le pense, pour des lecteurs intelligents qui doivent savoir eux-mêmes ce qu'ils en doivent prendre ou laisser. Pour les autres, je n'ai pas à m'en soucier. Les patriotes et les socialistes sont là pour garder et tromper le troupeau des ovaillies crédules ; et pour le plumer. Ce n'est pas mon affaire.

Solstice demande aussi si ce n'est pas trop rabaisser la solution de la question sociale, que de la faire dépendre de forces inconscientes, indépendantes des volontés d'action et de transformation sociale contenues en germe dans nos doctrines ? Je ne sais. Ce que je sais, c'est que nos doctrines étant l'expression même des nécessités vitales, s'identifient avec la vie qui ne peut fleurir sans la liberté. Or, la vie elle-même, dans ses origines, émane de forces inconscientes, tout à fait indépendantes de notre volonté d'action, puisqu'elles sont antérieures à nous-mêmes ; et la vie, que je sache, n'en est pas rabaisée pour cela. Elle est ce qu'elle est. Et je demande à mon tour : N'est-ce pas méconnaître la vie et prendre l'effet pour la cause, que de vouloir la subordonner à des volontés d'action et de transformation sociale qui ne pourraient se manifester sans elle, et dont elle est, avant tout, la seule génératrice ? Il n'est pas de volonté d'action sans la vie et en dehors de la vie. Il n'est pas non plus de Révolution ; car, la Révolution n'est que le résultat total du développement vital, dans le temps et dans l'espace, par évolution successive et continue. La terre tourne, la vie évolue ; c'est un fait que l'on peut constater. Mais qui donc peut se flatter de pouvoir arrêter ou accélérer le mouvement de l'une et de l'autre ? Je le demande au camarade Solstice et je lui laisse le soin de décider, si les forces qui commandent ces grands mouvements dont dépendent tous les autres, sont conscientes ou non. Pour moi ça m'est égal.

Risque sa liberté ou sa peau pour faire la Révolution dénote une bonne intention, mais, est-ce bien nécessaire ? Encore, faudrait-il pour le faire avec quelque logique, que l'état de choses que l'on rêve soit en harmonie avec l'état des esprits chargés de le réaliser. Ce qui apparaît possible en hypothèse ne l'est pas toujours en fait. Une théorie pour si logique et si judicieuse qu'elle soit, n'est pas toujours praticable de suite.

De même qu'il eût été impossible, en 1720, de réaliser l'état physiologique, mental et social de l'humanité de 1920, qui ne devait et ne pouvait éclore que deux siècles plus tard, il n'est pas possible de changer cet état actuel, en celui de l'humanité de 2120, avant les délais indispensables à cette transformation. De quelque manière qu'on s'y prenne, il faudra toujours deux siècles pour cela.

L'état physiologique, mental et social de l'humanité actuelle, est l'œuvre d'une lente évolution qui a demandé, pour s'accomplir, des milliers de siècles. Comment peut-on croire et espérer que tout cela changera, du tout au tout, en quelques années sous l'effet de la baguette magique de la fée Révolution, assistée des meilleurs sorciers de la Société ? Cela change tous les jours, par la force des choses et les tendances de la vie, dont nous sommes les représentants. Mais, le verbiage sonore et creux des magiciens révolutionnaires n'y est pas pour grand chose. Pas plus que le bourdonnement de la mouche, pour faire marcher le cochon.

Pour abattre le régime actuel, ce qui ne serait qu'une révolution très relative, il ne suffit pas d'écrire, même en majuscules : *La société bourgeoise ne créera pas elle-même, mais seulement sous les coups des révolutionnaires conscients*. Ce n'est là qu'une affirmation sans valeur démentie par les faits, qui nous prouvent, hélas ! que, jusqu'à présent, ce sont toujours les révolutionnaires, conscients ou non, qui succombent et succombent sans cesse sous les coups de la société bourgeoise. Et voilà ce que Solstice appelle : ne plus s'illusionner. Ce serait-ce, s'illusionner ?

Dire : Ce sont les capitalistes qui détruiront le Capital, c'est exprimer la conséquence logique d'un principe causal, virtuellement inclus dans le Capital !

Dire : Ce sont les révolutionnaires conscients qui, seuls, détruiront la société bourgeoise, c'est lancer un décret de l'esprit et dicter des ordres au destin qui pourrait bien s'y dérober. Les faits ne s'inclinent pas nécessairement devant les prophéties les plus virulentes ni devant les volontés d'action les plus conscientes. Ils se soumettent, plus volontiers, aux lois de la logique mécanique des causes et des effets qui régissent le monde, les sociétés et les hommes. Sans doute, tous les hommes contribuent à la Révolution ; mais il n'est pas démontré que ce sont les révolutionnaires qui y contribuent le plus.

Oserais-je me permettre de faire observer au camarade Solstice que, comme programme révolutionnaire, une volonté d'action c'est maigre et surtout vague. N'y aurait-il rien de plus substantiel et de plus précis à proposer ? Moi je le pense. Lui aussi sans doute ? Alors, précisons et proposons. Pour cela, il faudrait serrer la question de plus près et aborder les détails.

Les choses et les faits étant toujours relatifs, les mots qui les expriment ne peuvent avoir un sens absolu et l'on peut toujours les employer ou les entendre dans un sens différent. Il importe donc de bien préciser sa pensée, si l'on veut discuter avec fruit, c'est-à-dire avec des chances de s'entendre et d'être compris. Qu'est-ce que la Révolution ? c'est un mot. Ce mot ne contient rien que ce que chacun veut y mettre ou croit y voir. Qu'est-ce que le camarade Solstice veut y mettre ou croit y voir ? Qu'il précise et je discuterai son idée.

L'idée de la Révolution peut s'entendre au sens mécanique, vital, religieux, politique, économique, social ou moral. Elle peut être tout cela à la fois. Le plus souvent elle est mystique et cela qu'elle ne l'empêche pas de sombrer, presque toujours, dans un étroit personnelisme et aboutir à une boutique.

Pour M. Millerand, c'est d'être président de la République ; pour M. Hervé, ce serait de devenir maréchal de France, et pour M. Jouxhaux, ministre du Travail. Quant à Jean Grave et Ch. Malato, je suis persuadé que leur révolutionnarisme, essouffé par l'effort belliqueux qu'ils fournirent à la dernière guerre : Guerre à la guerre ! viendrait bien volontiers se pâmer d'aise, sur le fauteuil d'un conservateur des invalides (500.000 mutuels) ou celui d'un inspecteur des pompes funèbres (1.500.000 morts).

Comment se reconnaître dans cette diversité révolutionnaire ? Il conviendrait donc avant de discuter de la révolution de bien définir ce qu'on entend par ce mot et d'en fixer le sens, la portée et l'étendue.

Pour ma part, ne croyant pas à la Révolution, si ce n'est comme mouvement général et total de la vie, je n'ai pas à la définir, puisqu'elle est sans limite et comprend tout. Je crois, d'ailleurs, avoir suffisamment esquissé dans les lignes qui précèdent, ma conception de la Révolution. Mais, si je devais l'enfermer dans une formule, je dirai : *La Révolution, c'est la Vie*. C'est le mouvement, le changement, l'évolution perpétuelle des choses. Donc la Révolution est permanente et éternelle. Elle est le développement sans commencement et sans fin, de toutes les forces du Cosmos et l'épanouissement mystérieux des métamorphoses de la vie.

Dire si nous pouvons quelque chose sur la direction de ces forces et la succession de ces formes ? Cela n'est pas douteux, puisque nous en faisons partie intégrante et active depuis toujours. Dans quelle mesure ? Dans la mesure des résultats que nous pouvons constater par les faits ; et j'avoue même qu'ils ne sont pas brillants. Nous n'en sommes pas moins, actuellement et passagèrement, la plus haute réalisation de conscience et de volonté que la vie ait formée sur notre globe. Pour aussi imparfaite que soit cette réalisation, elle est tout ce que la vie a pu faire de mieux jusqu'à présent, et c'est à nous, maintenant, qu'il appartient de collaborer à sa perfection, en nous perfectionnant nous-mêmes. Car, nous n'avons d'action vraiment efficace sur la vie, que par nous et en nous.

Nous avons donc le privilège d'imprimer à la vie, — à notre vie sociale et individuelle surtout — les impulsions de notre volonté ; mais, il ne faut pas oublier que cette volonté et ces impulsions nous viennent de la vie elle-même, et que, l'influence que nous croyons exercer sur elle, c'est la vie, dont nous sommes les agents éphémères, qui l'exerce sur nous, et, par répercussion, sur elle, par notre action qui est, avant tout la sienne.

Je sais bien que ma synthèse de la Révolution identifiée à la vie, confine un peu au mysticisme et aboutit à une entité. C'est le propre de toutes les générations de tendre vers l'absolu. Mais, pour aussi lointain que je m'étende, par l'abstrait, dans l'infini des choses, c'est toujours pour revenir au réel et au concret, c'est-à-dire, au présent et à l'individuel, seuls points tangibles, positifs et sensibles de la vie, dans le temps et dans l'espace.

## Debout !

Debout, les révoltés ! Debout, classe ouvrière !  
Debout contre l'horreur d'un massacre nouveau !  
Debout pour que la patrie triomphe de la guerre !  
Debout la félicité d'un avenir plus beau !  
Debout, les asservis ! Debout, les mercenaires !  
Debout pour le salut de votre liberté !  
Puisse dans la douleur tous les peuples sentir frères,  
Debout pour le bonheur dans la fraternité !

Debout contre la loi qui nous appelle aux armes ;  
Contre l'iniquité d'un monde criminel ;  
Contre les chiens couchants, les brutes, les gendarmes,  
Et les Torquemadas du trône et de l'autel !  
Debout contre les dieux ! Debout contre les prêtres ;  
Contre les profiteurs du sacrifice humain !  
Debout contre les rois ! Debout contre les maîtres  
Qui pour nous égorger se donnent tous la main !

Debout contre le mal dont nous avons la crainte !  
Debout contre l'assaut des forces du passé !  
Debout pour que l'enfance échappe à leur étreinte  
Et n'agonise pas dans un sanglant fossé !  
Debout pour que les vieux n'ayant qu'une patrie,  
Proclament leur dégoût d'un idéal de mort,  
Et dans l'amour sacré des choses de la vie  
Se donnent le baiser d'un éternel accord !

Eugène BIZEAU.

## EDUCATION

J'ai été profondément reconnaissant aux anarchistes du Congrès qui se sont abstenus, une fois pour toutes, de développer de massues épaisses nuages de fumée de tabac, des qu'on les eut priés, ou suppliés. Assurément, dans un demi-siècle — espérons avant cette date — on s'étonnera, puisqu'ils nous qu'on s'écrit des choses, d'avoir eu la gratitude à des êtres humains qui ont bien voulu descendre à ne pas le suffoquer au cours de longues séances d'un congrès, à ne pas lui piquer la gorge, brûler ses yeux et empêcher la libre communication de la pensée des orateurs avec la sienne ! Mais, présentement, nous ne saurions nous en faire des comparaisons. Nous devons considérer comme des êtres d'élection — au royaume des aveugles, les bourgeois ne sont-ils pas rois ? — ceux-là mêmes qui se montrent un peu sentimentaux et affectueux, un peu respectueux et volontaires, un peu raisonnables, puisqu'ils acceptent de ne point frapper d'un coup de libération, au détriment de celle d'autrui.

Est-ce à dire que ceux qui firent leur Mithéisme au petit pied, au très petit pied ; ceux que ne se souvenaient plus de la prière formulée à trois reprises : ceux qui, farouchement, argumentèrent de leur liberté tout court ou de leur liberté d'essence majoritaire — oubliant qu'en anarchisme plus que partout ailleurs, chaque être humain compte comme minorité intéressante — ; ceux qui, ayant été fort courageux pendant presque tout le congrès puisqu'ils résistèrent à leur tyrannie, se laissèrent malheureusement dominer à la fin par celui-ci, toujours diabolique et cela, parce que c'était l'heure du réquisitoire, parce que les pensées étaient à l'orgue, parce qu'il fallait communiquer assez bruyamment en une prochaine séparation et un prochain retour vers ses loyers... ; est-ce à dire, voulons-je exprimer, que tous ceux qui se laissèrent dominer par Nicol revanchard, étaient des « abrutis », ou des « mûles » ? Je n'ai point les injures. Anarchistes, vous cherchez-vous-mêmes.

Mes chers camarades de la fin du congrès, voilà un fait : parce que vous vous êtes laissés finalement envahir par Nicol-Méphiste qui vous avait couvés, je n'ai pu, moi, fatiguée, attristée, découragée, me servir à mon tour de la parole pour exprimer une chose qui me tenait très fort au cœur. Est-ce cela que vous avez cherché ? Je sais bien que non. Pourtant, le résultat est là : un anarchiste a été lésé dans sa liberté, dans ses moyens. Qui pourrait affirmer qu'il n'y en eût pas d'autres ?

Anarchistes, voulez-vous faire l'effort, à partir du moment où vous lirez ces lignes, de graver en votre esprit et d'insérer en votre cœur cette idée à la fois raisonnable et sentimentale que le tabac, non à un très haut degré, cause de sa nicotine, l'est particulièrement dans les lieux de réunion et les concerts où se trouvent un grand nombre d'hommes, de femmes, d'enfants qui exhalent, du fait de leur respiration, des déchets des toxiques ? A cause de cette nocivité même, le tabac n'est pas et ne rend pas affectueux.

Anarchistes, la réunion publique n'est

point un tabagie. Elle est le lieu où viennent se rencontrer les bonnes pensées, les sentiments fraternels, les volontés agissantes. Le tabac empêche la libre expansion des premières et des seconds, éteint les dernières. Antisocial, antisocial. Tel est Nicol, au dernier chef.

Anarchistes, vous avez développé vos nuages de fumée au commencement et à la fin du congrès, vous soucieux très peu d'un tout petit devoir d'élémentaire politesse du court et de la fraternité ; mais en froissant les barbes du métronome, vous êtes empressés de vous « abstenir », parce que... « Défense de fumer ».

16 novembre 1920.

Julia BERTRAND.

## A nos amis ! A nos lecteurs !

Malgré les remarques que nous faisons constamment, nos camarades persistent à nous envoyer des lettres écrites d'une façon incompréhensible et des articles écrits des deux côtés du feuillet et d'une longueur d'ensemble de dix pages.

Faudrait-il donc toujours répéter : écrire lisiblement et pour les articles d'un seul côté du feuillet. Que nos camarades en prennent note.

Nous perdons un temps précieux à déchiffrer des épitres souvent illisibles.

Nous remettons à la semaine prochaine la publication des souscriptions.

La semaine prochaine nous donnerons le compte rendu du congrès anarchiste ; les camarades qui voudraient ce numéro qui sera très intéressant au point de vue propagande sont priés pour éviter le bouillonnement de nous en faire la demande à l'avance.

## NOS SOIRÉES

Samedi soir, 27 novembre, à 8 h. 30  
à La Bellevilloise, 23, rue Boyer  
Grande Soirée Artistique et Littéraire  
au bénéfice du LIBERTAIRE

Nombreux chanteurs et chansonniers  
dont Xavier Privas, Francine Lorée,  
Privas, B. Guérard, etc., etc.  
Allocation par un camarade  
(Voir le programme complet dans le prochain numéro)

## AUX CAMARADES

Nous prions instamment les camarades organisateurs de conférences, soirées, meetings, de faire connaître le plus tôt qu'il leur est possible les dates qu'ils ont retenues. Ceci pour éviter de fâcheux contre-temps.

## La Conférence Sébastien Faure

### FAUSSE RÉDEMPTION

C'est devant un auditoire qui s'écrasait dans la salle de la Maison des Syndicats que le camarade Sébastien Faure a ouvert mardi soir, la série des douze conférences qu'il doit faire au cours de cette saison.

Le camarade Véber ouvre la séance en exprimant le regret de voir que la presse, et surtout la presse ouvrière a été muette sur le sujet du Congrès anarchiste qui s'est tenu à Paris les 14 et 15 novembre.

Après avoir dit qu'une affiche donnera le détail des résolutions prises au Congrès, il passe la parole au camarade Sébastien Faure qui développe aujourd'hui le sujet de sa première conférence : « La Fausse Rédemption ».

En quelques paroles vibrantes de l'émotion et de la joie que lui procure la présence d'un grand nombre de camarades, il rend hommage aux vieux camarades sur lesquels le poids de la vieillesse s'est appesanti et il est heureux de revoir briller dans leurs yeux la flamme qui y a toujours été. Ils sont pour lui le vivant témoignage du passé.

Il s'adresse ensuite aux jeunes qui sont et le présent et l'avenir. Enfin, aux femmes que l'on disait frivoles, coquettes, désintéressées de la question sociale et qui, par leur présence, prouvent tout l'intérêt qu'elles prennent à l'éducation sociale.

La présence de tant de camarades est pour lui un encouragement qu'il tient à souligner. Elle est aussi pour lui un témoignage de sympathie qu'il accepte de leur amitié.

L'ensemble des conférences qu'il traitera sera un testamento philosophique et social en faveur de tous les camarades.

Il rappelle ses origines, pensant que peut-être les jeunes peuvent les ignorer et les vieux ont pu les oublier. Il se rappelle que, tout jeune déjà, quand une idée qu'il croyait bonne était attaquée il s'employait à la défendre. Avec ses sentiments romantiques, les religieux n'eurent pas de peine à lui faire croire que rien n'était plus noble que de renoncer à tous les biens de la vie pour se consacrer tout entier à la propagation de la foi et lui faire reprendre sa clarté éblouissante. — Il prit la soutane et vécut dans un cloître.

Un douloureux événement l'arracha à cette vocation : la mort de son père. Mais, il emporta le sentiment de consacrer sa vie à tout ce qui était noble et nécessaire au bonheur de ses semblables.

Parti du principe d'autorité, de l'affirmation autoritaire, il est devenu libéral après avoir déclaré, depuis longtemps, une guerre sans merci au culte qu'on lui avait appris. Il est devenu révolutionnaire et, partant, resté fidèle aux principes de sa jeunesse.

Si on veut mener une vie supérieure, dit-il, il est nécessaire d'attacher sa vie à un idéal, de la lui consacrer, de lui renoncer à toute fortune, gloire, récompenses, etc., pour subir même toutes les persécutions.

Entre 20 et 30 ans, ses regards se sont abaissés du ciel sur la terre où il a vu des souffrances et des misères indicibles : les mères du peuple à côté de leurs enfants qui vivaient dans l'orgie et meurent dans l'opulence, le mensonge triomphant et la vérité enchaînée. Il s'est dit alors que les sauvages ne sont pas dans les pays lointains, mais qu'ils sont ici ; les barbares ne sont pas au loin, mais qu'ils sont tout près.

Un salut du peuple, dit-il, n'est pas avec la bible, pas avec la foi, pas avec l'évangile, il est dans autre chose. Il vit dans la misère, il faut lui apporter l'aïssance ; il vit dans la haine, il faut lui apporter l'amour.

« Je cherchais la lumière en haut, elle m'est venue en bas », dit-il, en montrant du doigt le pauvre et le riche. Il a déclaré la guerre aux maîtres et tendu aux humbles une main secourable.

C'est chez eux qu'il a trouvé la cendre d'où se dégage le feu sacré ; il a soufflé sur la flamme et le feu en a jailli.

C'est en s'asseyant à leurs côtés qu'il a pu leur faire le chemin de leurs misères et de leurs douleurs, qu'il a vu les enfants disparaître frappés du péché originel : la Pauvreté !

Et notre vaillant camarade rentre dans le vit de son sujet : « La Fausse Rédemption ».

Par deux fois sur ce continent la manœuvre de rédemption s'est produite : la première, par le christianisme ; la deuxième, par la révolution française.

Premier point : Le christianisme n'a apporté qu'une fausse rédemption.

L'homme d'il y a quelques milliers d'années était dénué de tout et son dénuement n'avait d'égal que son ignorance, aussi l'âge d'or est-il, non pas derrière nous, mais devant nous et nous attend.

Recherchons l'origine de l'idée de Dieu, le camarade fait connaître la théorie religieuse des idées innées d'où serait résulté celle d'un Dieu unique s'attachant à la marche de l'univers et appelé à récompenser le bon et châtier le méchant.

Dans aucun ouvrage on n'a trouvé d'idée innée, dit-il, mais seulement des hypothèses ; et les seules hypothèses qui puissent nous donner le besoin de savoir, de connaître, de comprendre, de rattacher les faits à la cause en établissant des comparaisons entre eux ; et ce n'est que dans ce besoin, aussi constant qu'universel, qu'il faut trouver la naissance de l'idée de Dieu qui engendra elle-même l'idée de temps et d'espace.

Le premier point de vue moral, il n'y a encore que deux idées : le Bien et le Mal. Ce qu'il faut faire : le Bien ; ce qu'il faut éviter : le Mal. Bien, tout ce qui est utile, qui concourt au bien-être ; Mal, tout ce qui est souffrance, douleur.

Notre idéal ne voyait dans le soleil que la bienfaisance, source de joie ; le Bien : dans la nuit, que l'ennemi, le maléfacteur ; le Mal.

Et ainsi s'explique l'origine du Bien et du Mal : Dieu et Satan.

L'idée de Dieu rencontre la Force brute, le qui, représentée aujourd'hui par l'oppression, est aussi cynique et aussi violente

qu'elle l'était à ce moment-là. La force brutale allait-elle repousser ou s'ajoutant à cette nouvelle force ? Pour une fois, l'homme de violence eut une idée lumineuse : à s'ajoutait la force religieuse qui devait l'aider !

L'union du sabre et du goupillon ne devait donc pas d'aujourd'hui, elle est aussi vieille que l'Église.

La première manifestation religieuse fut celle du Dieu des Armées. Vintrent par la suite le Dieu des Moissons, pour les agriculteurs, le Dieu des Tempêtes pour les marins, le Dieu des Amours, Mercure, Dieu du Commerce et des Voleurs, et notre ami souligna le fait du rapprochement qui avait déjà fait dans la mythologie entre le commerce et le vol.

Et c'est pour éviter les rivalités, les compétitions possibles que quelques-uns eurent l'idée de réunir ces dieux multiples en un seul, faisant disparaître l'idée de plusieurs dieux comme disparait l'idée d'un seul dieu.

Les hommes aspiraient à la liberté, à la science et attendaient même rédemption et salut que le christianisme ait la prétention de leur apporter dans l'autre monde et dans celui-ci. Nous a-t-il délivré de la misère, de la servitude, du mensonge ? Le chrisme de la misère continue d'éclater ses ravages ; il y a peut-être autant, mais davantage, de malheureux que dans l'antiquité.

Le christianisme n'a sauvé personne de la misère.

En a-t-il arraché à la servitude ? Non, et, pour s'en convaincre, il n'y a qu'à jeter un regard dans les usines.

Nous a-t-il arrachés au mensonge ? Non. Je vois un amphithéâtre au principe duquel se trouvent les puissants et les privilégiés ; n'ont-ils jamais menti ? n'ont-ils dit ce qu'ils pensaient ? Non, les menteurs et les fourbes sont en haut et je vois en bas ceux qui clament leurs espérances en un avenir meilleur.

Tandis que le mensonge est en haut glorifié, la vérité est en bas bâfoyée.

Le conseil de l'Église : « Aimez-vous les uns les autres » a-t-il été suivi ? On n'a jamais autant vu de haïnes qu'à l'heure actuelle. Pour que les hommes s'aiment, il aurait fallu qu'ils n'aient aucune raison de se détester, et, non seulement le christianisme a laissé subsister toutes les sources de conflit, mais il y a ajouté encore tout ce qu'il apportait en lui de haïnes et de violences.

Quand le christianisme promet-il ?

Quand je dis que le christianisme a rompu le contrat qu'il avait apporté aux hommes, on m'objecte : il y a une grande part de vérité dans ce que vous dites, mais toute la faute en incombe aux hommes, car jamais le christianisme n'a pu vaincre toutes les barrières qu'il a rencontrées sur son passage.

Quelle impudence ! Du IV<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle, le christianisme a exercé une dictature incontestable ; douter ou nier a été pendant le moyen âge le plus grand crime que l'on pût commettre ; pendant 15 siècles l'Église était sur les marches du trône et les grands : rois et empereurs étaient tous sous le coup du pape. Le pape, rois des rois, empereur des empereurs, faisait courber le front des plus couronnés. J'ai donc le droit de dire que quand le christianisme pouvait tout il n'a rien fait.

2 Point : Il ne pouvait en être autrement.

Aujourd'hui ce serait folie de croire à de nouvelles expériences et je dis à l'Église : « Tu n'as rien fait quand tu pouvais tout, tu ne peux rien aujourd'hui ».

C'est n'est pas du ciel que descendra le salut ou la rédemption pas plus que du pape. Le salut de l'homme, c'est dans les entraînements de l'homme que jaillira le salut.

Il existe une interprétation de l'histoire que je n'ai vue nulle part et contre laquelle il n'y a aucun argument : « Toute idée, tout mouvement part du principe d'autorité auquel il revient en passant par trois phases successives : la première, du dédain, du ridicule ; la deuxième, de la persécution ; la troisième, du triomphe et de l'escamotage ».

Le christianisme a parcouru ces trois phases : au début, Jésus excite les rires ; dérision, par la suite, l'idée se faisant jour et enlevant les foules constitue un danger public que l'on réprime violemment ; persécution, enfin, les puissances s'acharnant à le faire disparaître, le triomphe et l'escamotage par l'appui que l'Église leur apporte pour aider à l'écrasement du peuple.

Il en fut de même pour l'idée de Démocratie. Les encyclopédistes, précurseurs de la Révolution, excitèrent les rires : 1<sup>re</sup> phase ; dédain. La Révolution écarta et toutes les répressions se succédèrent : dictature napoléonienne, terreur blanche, etc. ; 2<sup>e</sup> phase ; persécution. Mais si les hommes meurent, les idées restent et par la 3<sup>e</sup> République nous arrivons à la 3<sup>e</sup> phase : celle du triomphe et de l'escamotage dont nous sommes témoins.

Et il en est encore de même pour le socialisme qui a parcouru les deux premières phases et qui parcourt la troisième : les chars de triomphes de la force religieuse ; le triomphe et l'escamotage par l'appui que l'Église leur apporte pour aider à l'écrasement du peuple.

Il en fut de même pour l'idée de Démocratie. Les encyclopédistes, précurseurs de la Révolution, excitèrent les rires : 1<sup>re</sup> phase ; dédain. La Révolution écarta et toutes les répressions se



prends » : l'Eglise leur dit : « Crois, crois aveuglément et d'autant plus que tu comprendras moins. »

3° Point : Face au christianisme, quelle attitude devons-nous prendre ?

Que l'on ne nous dise pas la foi n'existe plus ; c'est à dire que l'Eglise est impuissante. Non, la foi est morte, mais l'Eglise est vivante et avec sa souplesse, son astuce l'Eglise s'est introduite partout et aujourd'hui même à la Chambre.

Deux forces la soutiennent encore : celle de la violence, acquise et celle des impressions d'enfance. Le sentiment religieux ne vit que sur ces deux forces. Si l'Eglise n'eût été que l'ensemble de ceux qui se réunissent dans ses temples elle ne serait qu'une vaste association poursuivant un but parasitaire ; mais elle a tenu ses concubines, son soutien des riches et des grands, elle est aujourd'hui la clef de voûte de l'édifice social réunissant les forces conservatrices du passé à celles de l'avenir.

Les monarchies, les régimes s'écroulent mais l'Eglise reste comme le rempart du régime : tout à quelques-uns : Capital, tous obéissent : Et...

Il faut abattre ce monument de résignation : vider le ciel pour peupler la terre, chercher le bonheur immédiat et non posthume, établir ici-bas le règne de la justice.

Il se pose le problème religieux : opposer les bataillons ronges de la Révolte aux bataillons noirs de l'Eglise.

Le camarade Sébastien Faure ne veut pas terminer par une parole de guerre, mais par une parole de paix.

Il existe, dit-il, un terrain d'entente inventé par nos adversaires : puisque seules pour eux comptent les félicités éternelles, s'ils estiment que les jouissances terrestres peuvent nuire au salut de leur âme, l'entente est chose facile et nous leur dirons :

« Les biens supérieurs que vous ambitionnez, nous nous les laissons, mais laissez-nous la terre que vous avez peuplée de supplices et dont nous ferons, nous, un véritable paradis. Pour votre Paradis, nous vous appelons et peu d'élus ; dans le nôtre, tout le monde sera appelé et tout le monde sera élu ».

La prochaine conférence : « La Dictature de la Bourgeoisie » aura lieu, non pas à la Maison des Syndicats, mais à la salle des Sociétés savantes, 8 rue Danton, mardi prochain.

LE LIBERTAIRE.

### A PROPOS D'UNE SOUSCRIPTION

Depuis quelques jours une souscription a été lancée par des camarades du *Libéraire* en faveur de Kropotkine.

Ce geste est certainement louable au point de vue « humain », mais je me souviens aussi du geste des « seize » qui n'était qu'une ruse pour détourner l'attention des camarades qui devaient se souvenir.

Pour ces raisons et en tant que collaborateur du *Libéraire*, je dégage ma responsabilité et je dissocie (sur ce point seulement) avec les camarades pour l'action entreprise par eux. — Pierre Le Mellor.

## DE LA SENSUALITE

La propagande anticapitaliste a produit ses effets dans les milieux révolutionnaires et ce sont les libéraux qui ont été les mieux convertis. Les hygroènes abondent dans les réunions socialistes, surtout en province ; mais l'anarchiste ignorent tout à fait rare. Beaucoup de camarades pratiquent l'abstinence et ne boivent que de l'eau, ce qui doit faire un très grand plaisir au docteur Lénine.

La même propagande n'a pas été faite contre la sensualité et dans nos milieux, on est plus porté à la magnifier qu'à la proscrire.

Femme, j'ai cru lire en tes yeux, De doux appels luxurieux, Sache-le, s'il en est un, Tes desirs sont les miens aussi, chantait Paillette, il y a quelque vingt-cinq ans.

Il faut dire que nos milieux se sont beaucoup améliorés à cet égard. A l'époque dont je parle, l'amour accablait toutes les discussions, on ne parlait pas d'autre chose et on pouvait se demander si une volonté occulte n'agissait pas pour détourner les énergies anarchistes de leur but, la préparation de la révolution.

Les révolutionnaires ne sauraient être des ascètes. Les catholiques seraient chastes parce qu'ils ont les yeux la vie présente n'est que la préparation de la vie future. Pour nous, qui ne croyons qu'à la terre il n'y a aucune nécessité pour proscrire l'amour, pas plus que pour s'abstenir en général de la vie : Fais ce qui te plaît et ne fais pleurer personne ; toute la morale tient dans cette courte phrase.

Mais notre potentiel d'énergie vitale n'est pas infini ; il est limité, à quoi le doit-on employer de préférence ? Là est toute la question.

Et si se trouve précisément que c'est la même source d'énergie que l'on peut à volonté diriger vers le cerveau ou vers les organes sexuels ; la chose vaut qu'on y réfléchisse.

On a trop tendance à croire que l'énergie sexuelle mène d'un même pas à la volonté, on pense qu'un « mâle » possède outre son énergie spéciale toutes les autres formes de l'énergie.

Danton était un mâle, oui, mais... vous pouvez lire dans les études historiques de Mathiez (1) que c'était aussi un traître, un vendu aux aristocrates et à l'Anglais réactionnaire.

Robespierre, au contraire, l'incorruptible, était un chaste : le fait de ne pas être « un mâle » suivant la signification ordinaire du terme ne l'empêchait pas d'être un surhomme, une énergie supérieure.

Pourquoi un révolutionnaire ardent est-il un chaste et un sobre ? Est-ce parce qu'il réprouve les jouissances matérielles ? En aucune façon, c'est simplement parce qu'il n'y pense pas.

Tout est là, notre esprit limité ne peut avoir à la fois plusieurs passions ardentes et quand un révolutionnaire aime par tout la table et l'amour, il y a bien des chances pour qu'il n'aime pas la révolution.

Un plus est, sans suspecter à priori, il y a à se défier d'un révolutionnaire qui aime d'une façon démesurée la bonne chère, les vins de luxe, les plaisirs de l'amour. Il n'est pas vrai qu'il y ait une cloison étanche entre la vie privée et la vie publique, tout se tient. Pour l'argent qui lui permettra de satisfaire ses passions, il n'hésitera pas à se faire tuer.

Avez, le chef révolutionnaire russe qui fut condamné comme traître, était un « mâle ». Ses familiers l'appelaient Azev le Gros. Il aimait ce que le commun des gens appelle la haute vie et qui est en réalité une vie très basse.

Vilain, l'assassin de Jaurès, (il y a des révolutions dans tous les partis) était aussi un mâle et ne l'ai pas entendu dire que Cotin ait été ce qu'on appelle un coureur.

Réellement, on ne saurait conseiller en général de fuir la vie de la vie ; tout le monde n'est pas capable de cette force d'idéal qui fait que sans effort on dédaigne la matière. Mais la maîtresse la plus aimée d'un militant doit être la révolution.

Doctoresse PELLETIER.

(1) Mathiez. La conspiration de l'étranger.

## L'Armée

Les jeunes gens feront-ils deux ans, 18 mois ou 6 mois d'encasement ?

La question intéresse-t-elle les anarchistes et d'ailleurs s'y intéressent-ils ?

Avant la guerre, pendant la campagne pour ou contre les trois ans, nous fûmes divisés. Les uns soutenant que la durée de temps passé à la caserne ne nous intéressait pas, qu'un seul et même militaire n'avait pas un homme, pas une minute, pas un sou pour le militarisme.

C'était du pur anarchisme.

Les autres répondaient : c'est parfait, quant au but à atteindre.

Mais pour atteindre ce but encore faut-il des hommes libres, et comme plus ils sont de temps encasernés plus ils se pourrissent et s'avachissent, nous avons intérêt à faire réduire le temps de servitude militaire.

La loi de trois ans fut votée et la guerre vint, pendant laquelle il fut démontré que trois mois d'apprentissage suffisaient pour savoir tuer ou se faire tuer.

C'est peut-être pas assez pour faire des chars et des casernes, après la défense du capitalisme quand et partout celui-ci est menacé ! Je vois cette idée chez certains bourgeois, tandis que d'autres voient la question autrement.

Beaucoup de soldats dans les casernes, le capitalisme se défend dans des difficultés de la guerre, des milliards perdus. Moins de soldats, et cinq mois de caserne (général Percin) suffisent. Par contre : « Des canons, des munitions » en masse.

De cette façon les requins espèrent un triple résultat : ils ont l'air de faire quelque chose pour le peuple ; ils gagnent (encore et toujours) des milliers de millions ; et ils ont des moyens matériels de défense, qu'une petite armée spéciale suffira à employer.

Nous sommes à présent à l'après-guerre, le capitalisme se défend dans des difficultés inextricables au point de vue économique-financier. Il cherche les moyens de durer, de retarder sa mort.

Ses adversaires ont, eux, à chercher les moyens contraires, et parmi ces moyens, un des plus efficaces, c'est l'augmentation de l'esprit de révolte, du mécontentement populaire.

Ce mécontentement dû à la vie chère, s'accroît des mensonges avérés des buts de guerre, parmi lesquels : la fin du militarisme.

Avant 1914, le militarisme prussien servait d'aliment au Français. Cet aliment n'est plus, et les Français, le peuple, qui ne voit pas dans les ouïsses, sont contre le militarisme et les 8 milliards de budget annuel qu'il nécessite.

Etant donné cette situation nouvelle, l'attitude des anarchistes est limpide.

Pour être compris des foules et des individus auxquels nous nous adressons, nous n'avons pas à dire que nous sommes partisans des longues années de caserne, ce qui, d'ailleurs, est la vérité, ni des nombreuses armées.

Mais nous n'avons pas plus à nous affirmer avec les partisans des réductions. Anarchistes nous resterons en affirmant, et surtout en démontrant, que le militarisme, quel qu'il soit, que l'armée, quelle que soit sa forme, est et ne peut être qu'une force au service des puissants, des riches, des gouvernements. Quelle œuvre en dehors de la guerre, c'est toujours pour des intérêts et des combinaisons capitalistes. Nous avons des preuves pleines les mains.

Nous dirons que nous n'avons pas à modifier l'outil de notre asservissement, ce qui serait idiot, mais à le briser.

Mais la Russie n'a-t-elle pas une armée, sans laquelle elle ne pourrait pas l'avoir été, en tant que pays de l'expérience socialiste, anéantie ?

Voilà un malheur inévitable, tant que parmi un monde d'ennemis un peuple tentera sa libération.

Mais on sent la différence entre les objectifs de l'armée révolutionnaire et de l'armée capitaliste : ce sont des objectifs contraires, opposés. Les Russes ont été contraints de s'armer pour la défense de leur révolution, prélude de la révolution mondiale, contre les attaques des capitalistes qui, avec leurs armées, veulent les écraser et avec eux tous les peuples qui aspirent à leur libération.

Aux mitrailleuses, aux gaz asphyxiants, aux tanks et aux torpilles, on ne peut répondre avec seulement des discours et de la philosophie.

L'armée révolutionnaire est donc directement le fait du capitalisme. Et il n'en pourra être autrement tant que, sur la planète, le capitalisme ne sera vaincu.

Mais on a parlé d'un autre danger, c'est que les révolutionnaires (les cadres) ne prennent goût à leur « métier » et ne créent, ne suscitent toutes sortes d'intrigues pour se rendre indispensables et s'imposer au peuple.

Mais à chacun et à chaque époque sa besogne. Nos successeurs feront les efforts nécessaires pour se débarrasser de leurs championniers sociaux.

Ce qui nous intéresse immédiatement, c'est la lutte contre le militarisme, l'armée et les institutions qui nécessitent ses championniers.

Pas un homme, pas un sou, pas une minute pour le militarisme.

V. LOQUIER.

Quelques camarades du *Libéraire*, dans leur réunion de mercredi, ont cru nécessaire de ne plus laisser la gestion du journal à Pagès. Envoyez tout ce qui concerne le journal à l'administrateur Nadand.

### LETTRE OUVERTE A BIDAULT

Mon cher Bidauld,

J'ai appris, avec peine, les lamentables incidents qui ont marqué la fin du Congrès. C'est pourquoi je tiens à m'excuser auprès de toi pour les insanités dont on t'accuse. J'estime, en effet, avoir quelques responsabilités dans cette triste histoire, ayant introduit au *Libéraire* l'individu qui a essayé de se salir.

A vrai dire, j'ai été trompé sur son compte et le caractère patelin et doucereux de cette vipère de Pagès... Néanmoins n'avait abusé. Aussi je regrette de n'avoir pu relever publiquement, comme elles méritaient de l'être, les petites infamies du sieur Pagès... Néanmoins. Mais maintenant que ledit Pagès... Néanmoins se trouve démasqué, pour nous, j'ose croire qu'il se trouvera des camarades pour le mettre à la porte du journal, sans prendre de gants.

Pour en finir, je te dirai que l'on peut différer d'avis avec toi sur le but et le fonctionnement de « La Libération Sociale » — et je ne suis pas certain d'être en désaccord avec toi — par contre on ne peut mettre en doute ta sincérité, ton désintéressement et ton dévouement.

Puis-je dire encore que la proposition que tu as faite au Congrès (au sujet de La Libération Sociale) m'aurait sans nul doute rallié à tes côtés et que je t'engage, en dépit des erreurs et des maladroites de certains, des malhonnêtetés des uns et des injures des autres, à en poursuivre la réalisation.

Souviens-toi de cet aphorisme : « Les chiens aboient, la caravane passe » et fais-en ton profit.

Toutes mes bonnes amitiés.

CONTENT.

## Salle des Sociétés Savantes

8, RUE DANTON, METRO SAINT-MICHEL  
LE MARDI 23 NOVEMBRE, A HUIT HEURES ET DEMIE DU SOIR

### Deuxième Conférence

publique et contradictoire de

## Sébastien FAURE

### Sujet : La Dictature de la Bourgeoisie

Le banditisme capitaliste. — La lutte des classes

Une vaste association de malfaiteurs

La Confédération générale du vol, du mensonge et de la violence

Participation aux frais : Un franc cinquante

NOTA. — Les porteurs de cartes d'abonnement entreront jusqu'à 8 heures du soir par une porte spéciale.

Portes ouvertes au public à huit heures précises

## La Nouvelle Gloire du Sabre

Documents vécus pour servir à l'histoire de la grande guerre (1914-1919) (1)

### CINQUIEME PARTIE

#### LE BRIGANDAGE SYRIEN

##### I

#### LES NATIONS DE PROIE

La question syrienne est une des questions d'après-guerre qui mettent le mieux en relief les mensonges répandus autour de la bouche mensongère qui ensangante le monde pendant cinq ans.

Et parmi ces mensonges, il en est un qui se trouve mis en évidence plus encore que les autres par ce que l'on peut appeler le brigandage syrien. C'est le mensonge de la Justice et du Droit qu'ont les peuples de disposer d'eux-mêmes.

On sait quelle place il a tenu dans la presse capitaliste et bourgeoise pour défendre et légitimer les horreurs de la colossale turie. Et il n'en est pas qui aient eu et aient encore plus de succès.

Et, cependant, pour bien voir l'éclatant grossièreté de ce mensonge, il n'y avait qu'à jeter les yeux sur la sauvage politique d'imperialisme colonial qui est plus que jamais celle de la France et de toutes les grandes nations.

J'ai écrit à ce sujet un certain nombre de livres, depuis *les Martyrs lointains* jusqu'à *Terre à galons*, en passant par *la Gloire du Sabre* et *la Sœur du burnous*.

Pour l'Afrique, comme on l'a vu dans la partie précédente, j'ai prouvé que, depuis la conquête, le dominateur avait dépouillé l'Arabe de cinq millions et cent mille hectares de bonne terre. Il s'est suivi pas à pas, année par année l'Etat français dans son œuvre spoliatrice et il résulte de ces travaux, dont la précision n'a jamais pu être contestée, que, depuis l'origine de sa domination, la politique de la France, a été basée sur le meurtre et sur le vol.

Dans *la Sœur du burnous*, dans *Terre à galons*, j'ai pu voir qu'il en était de même pour la Tunisie et le Maroc.

J'ai montré la tourbe des parlementaires prévaricateurs, comme les Etienne, les Thomson, les Mougeot, les Cochery et tant d'autres, la bande des financiers véreux qui étaient les chefs de leur clientèle électorale, se ruant sur ces riches provinces, et par l'usure, l'intimidation, le trafic d'influence politique, et même le vol non déguisé, dépouillant lentement et sûrement l'indigène de ce que lui avait laissé la rapine de l'Etat français.

Or, voici qu'aujourd'hui, mettant à profit la grande victoire de la Justice et du Droit, la bande à Millerand-Legues, après celle de Clemenceau, est en train d'appliquer la même politique de brigandage et de dévastation à la Syrie et à la Cilicie.

Avant de commencer la publication fractionnée de mon livre, j'avais amorcé ici-même cette importante question du banditisme anglo-français en Asie Mineure. Je ne re-prochais donc pas les faits d'armes criminels que j'ai dénoncés dans ce premier article, et qui eurent pour théâtre les environs de Latakia.

Ceux de mes lecteurs qui voudront posséder mon œuvre dans la collection du *Libéraire*, n'auront qu'à se reporter au n° 58 (20 février 1920) pour avoir avec le présent chapitre le tableau complet de notre brigandage en Syrie, car depuis lors, ces premiers attentats à la liberté d'un peuple ont été suivis et continués de l'être par d'autres non moins odieux et criminels. Qu'on en juge plutôt :

A Baalbek, dont les ruines furent illustrées par Volney, les événements qui se déroulent sont une honte pour notre pays.

(1) Voir les numéros précédents à partir du n° 63.

P. Vigné d'Octon.

## Fédération Anarchiste

Groupe des 24, 30 et 41 arr. — Réunion du Groupe samedi 16 novembre, à 20 h. 30, Maison Communale, 49, rue de Breteigne. Présence indispensable.

Groupe des 10, 19 et 20. — En vue de la création d'un groupe de jeunesse, tous les camarades sont invités à la réunion qui aura lieu mercredi 24 novembre, à 20 h. 30, rue Henri Chevreaux, 34. Pour le groupe, écrire à Faix, au *Libéraire*.

Groupe du Foyer du XI. — Réunion le mercredi 24 novembre à 20 h. 30, rue de Chateaubault, 16. Les conférences de dimanche.

Groupe de Cléry. — Samedi à 20 h. 30, Bourgeois du Travail, 60, rue de Paris. Invitation cordiale à tous.

Groupe de Liège. — Réunion des camarades libertaires de la région, dimanche 21 novembre, à 9 h. 30 du matin, salle Chateaubault, 16, rue de Paris. Discussion sur la propagande dans la région.

Groupe de Montreuil-Vincennes. — Le groupe pouvant enfin disposer d'une salle, les camarades sont instamment priés de venir à nos réunions du jeudi à 20 h. 30, Casernes éducatives, Maison du Peuple, 100, rue de Paris, à Montreuil.

Groupe de Bezoins. — Réunion samedi 20 novembre à 8 h. 30, 4, rue de Pontoise, chez le camarade Loison. Présence indispensable de tous les copains.

Groupe d'Issy. — Mairie d'Issy-les-Moulineaux. Réunion dimanche matin, à 9 h. Sujet traité : « Tactique révolutionnaire ».

Groupe de Nantes. — Mardi 21 novembre, à 20 heures, causerie par le camarade Marius. Sujet traité : « Possibilité de vivre dans une société sans autorité ».

Groupe de Roubaix. — Dimanche 21 novembre, à 8 h. 30, 30, rue de la République, à Roubaix. Compte rendu du Congrès par les deux délégués. Invitation cordiale à tous les lecteurs du *Libéraire*.

Casernes populaires, 17, rue Marignan, Lyon (Rhône). — Tous les camarades qui s'intéressent à la propagande anarchiste et qui ont le souci de voir diffuser les idées voudront bien

## La Situation

Décidément, nous marchons à grands pas vers la révolution, vers une commotion qui, éclatant dans un pays, va se propager comme en 1848 dans tous les pays voisins et secouant la société actuelle jusque dans ses entrailles, viendra renouveler les sources de la vie.

Pour confirmer notre idée nous n'avons même pas besoin d'invoquer les témoignages d'un célèbre historien allemand (1) ou d'un philosophe italien très connu (2) qui tous deux après avoir approfondi l'Histoire moderne concluaient à la fatalité d'une grande révolution dans un délai assez court. Nous n'avons qu'à observer le tableau qui s'est déroulé sous nos yeux pendant les vingt dernières années ; nous n'avons qu'à envisager ce qui se passe autour de nous.

Nous constaterons alors que deux faits prédominants se dégagent du fond grisâtre de la toile : Le réveil des peuples, à côté la faillite morale, intellectuelle et économique des classes régnantes ; et les efforts impuissants, agonisants des classes aisées pour empêcher ce réveil.

..

Oui, le réveil des peuples.

Dans l'usine suffoquée, comme dans la sombre grotte, sous le toit du grenier, comme dans la galerie ruisselante de la mine, s'élèvent aujourd'hui tout un monde nouveau. Dans ces sombres masses, que la bourgeoisie méprise autant qu'elle les craint, mais du sein desquelles est toujours parti le souffle qui inspirait les grands réformateurs, — les problèmes les plus ardues de l'économie sociale et de l'organisation politique, — viennent se poser l'un après l'autre, se discutent et reçoivent leurs solutions nouvelles, dictées par le sentiment de justice. On franchit dans le vif des plaies de la société actuelle. De nouvelles aspirations se produisent, de nouvelles conceptions s'ébauchent.

Les opinions s'entre-croisent, varient à l'infini : mais deux idées premières résonnent déjà de plus en plus distinctement dans ce bourdonnement des voix : l'abolition de la propriété individuelle, le communisme d'une part ; d'autre part, l'abolition de l'Etat, la commune libre, l'union internationale des peuples travailleurs. Deux voies convergent vers un même but : l'Egalité. Non pas cette hypocrite formule d'égalité, inscrite par la bourgeoisie sur ses drapeaux et dans ses courbes pour mieux servir le producteur ; mais l'Egalité réelle : la terre, le capital, le travail pour tous.

Les classes régnantes ont beau étouffer ces aspirations. Elles ont beau emprisonner les hommes, supprimer les écrits. L'idée nouvelle penche dans les esprits, elle s'empare des cours comme jadis le rêve de la terre riche et libre en Orient s'emparait des cours des scribes, lorsqu'ils accouraient dans les rangs des croisés. L'idée peut sommeiller un moment ; si on l'empêche de se produire à la surface, elle peut miner le sol ; mais elle sera pour repartir bientôt plus vigoureuse que jamais. Voyez seulement le réveil du socialisme en France, ce second réveil dans le court espace de quinze ans. La vague, tombée un moment, se relève plus haute. Et dès qu'une première tentative de mettre l'idée nouvelle en pratique aura été faite, l'idée surgira aux yeux de tous dans sa simplicité, et la conscience de leur force donnera au peuple un élan héroïque.

Ce moment ne peut être éloigné, tout le rapproche : la misère même, qui force le malheureux à réfléchir, et jusqu'au chômage forcé qui arrache l'homme pensant à l'enceinte étroite de l'atelier pour le lancer dans la rue où il apprend à connaître à la fois les vices et l'impuissance des classes régnantes.

..

Et, pendant ce temps-là, que font-elles, ces classes régnantes ? Tandis que les sciences naturelles prennent un essor qui nous rappelle le siècle passé aux approches de la grande Révolution ; tandis que de hardis inventeurs viennent entreouvrir chaque jour de nouveaux horizons à la lutte de l'homme contre les forces hostiles de la nature, — la science sociale bourgeoise reste muette ; elle remâche ses vieilles théories.

Progressent-elles peut-être, ces classes régnantes, dans la vie pratique ? Loin de là. Elles s'acharnent obstinément à secouer les lambeaux de leurs drapeaux, à défendre l'individualisme égoïste, la concurrence d'homme à homme et de nation à nation, l'omnipotence de l'Etat centralisateur.

Elles passent du protectionnisme au libre échange et du libre échange au protectionnisme ; de la réaction au libéralisme et du libéralisme à la réaction ; de l'athéisme à la mormonie et de la mormonie à l'athéisme. Toujours peureuses, toujours le regard tourné vers le passé, toujours de plus en plus incapables de réaliser quoi que ce soit de durable.

..

Tout ce qu'elles ont fait a été un démenti formel à ce qu'elles avaient promis. Elles nous avaient promis, ces classes régnantes, — de nous garantir la liberté du travail, — et elles nous ont fait esclaves de l'usine, du patron, du contremaître. Elles se sont chargées d'organiser l'industrie, de nous garantir le bien-être, — et elles nous ont donné les crises interminables et la misère ; promis l'instruction, — et nous ont réduits à l'impossibilité de nous instruire ; promis la liberté politique, — et nous ont traités de réaction en réaction ; promis la paix, et amené la guerre, des guerres sans fin. Elles ont manqué à toutes leurs promesses.

..

Mais le peuple est las ; il se demande où il en est, après s'être laissé si longtemps berné et gouverner par la bourgeoisie. La réponse est dans la situation économique actuelle de l'Europe.

La crise, autrefois calamité passagère, est devenue chronique. La crise du coton, la crise en métallurgie, la crise horlogère, toutes les crises se déchaînent aujourd'hui à la fois, s'installent en permanence.

On évalue à plusieurs millions le nombre d'ouvriers sans travail à l'heure qu'il est en Europe ; à des dizaines de mille le nombre de ceux qui rôdent de ville en ville en mendiant, ou s'amusent pour demander, avec menaces, du travail ou du pain ! comme les paysans de 1887 rôdaient sur les routes par milliers, sans trouver sur le riche sol de la France accaparé par les aristocrates un lopin de terre pour le cultiver et une pioche pour le remuer, — de même aujourd'hui l'ouvrier reste les bras vides, sans trouver la pierre première, et l'instrument, nécessaires pour produire, mais accaparés par une poignée de faibles.

(1) Germain. Introduction à l'Histoire du 19<sup>e</sup> siècle.

(2) Ferrari. La raison d'Etat.

De grandes industries tuées roides, de grandes villes, comme Sheffield, réduites déseintes. Misère en Angleterre, surtout en Angleterre, car c'est là que les « économistes » ont le mieux appliqué leurs principes ; en Italie, en Alsace ; la faim en Espagne, en Italie, Chômages partout ; et avec le chômage, la gêne ou plutôt la misère ; les enfants livides, la femme vieillie de cinq ans au bout d'un hiver ; les maladies fauchant à grands coups dans les rangs ouvriers, — voilà où nous en sommes avec leur régime.

Et ils viennent nous parler de surproduction ! Surproduction ? Quand le mûrier qui entasse les montagnes de houille n'a pas de quoi se payer un feu au plus rude de l'hiver ? Quand le tisserand qui tisse des kilomètres d'étoffe doit refuser une chemise à ses enfants déguenillés ? Quand le maçon qui bâtit les palais, loge dans un taudis, et l'ouvrier, qui fait des chefs-d'œuvre de poupées habillées, n'a qu'un châte troué pour la garantir des intempéries ? Est-ce là ce qu'ils appellent l'organisation de l'industrie ? On dirait plutôt l'alliance secrète des capitalistes pour dompter l'ouvrier par la faim.

..

Le capital, ce produit du travail de l'espèce humaine, accumulé entre les mains de quelques-uns, il faut, — nous dit-on, — l'agriculture et l'industrie faite de sécurité.

Mais où donc va-t-il se nicher, lorsqu'il sort des coffres-forts ? Parbleu, il est des placements plus avantageux ! Il ira menbler les harems du sultan ; il ira alimenter les guerres, soutenir le Russe contre le Turc, et, en même temps, le Turc contre le Russe.

On bien encore, il ira un jour fonder une société d'actionnaires, non pas pour produire quoi que ce soit, mais simplement pour amener dans deux ans une faillite scandaleuse, dès que les gros bonnets fondateurs se seront retirés en emportant les millions qui représentent « le bénéfice de l'idée ».

On bien, ce capital ira construire des chemins de fer inutiles, au Gothard, au Japon, au Sahara s'il le faut, — pourvu que les Rothschild fondateurs, l'ingénieur en chef et l'entrepreneur y gagnent chacun quelques millions.

Mais surtout le capital se lancera dans l'agiotage, le jeu en grand de la Bourse. Le capitaliste spéculera sur la hausse factice des prix du blé ou du coton ; il spéculera sur la politique, sur la hausse qui se produira à la suite de tel bruit de réforme ou de telle note diplomatique ; et très souvent ce seront — cela se voit tous les jours — les agents même du gouvernement qui tremperont dans ces spéculations.

L'agiotage tuant l'industrie, c'est cela qu'ils appellent la gérance intelligente des affaires ! C'est pour cela que nous devons — disent-ils — les entretenir !

..

Bref, le chaos économique est à son comble. Cependant, ce chaos ne peut plus durer longtemps. Le peuple est las de subir ces crises, provoquées par la rapacité des classes régnantes ; il veut vivre en travaillant, il ne pas subir des années de misère, assaillies de charité humiliante, pour deux, trois ans de travail exténuant, plus ou moins assuré quelquefois, mais toujours très mal rétribué.

Le travailleur s'aperçoit de l'incapacité des classes gouvernantes ; incapacité de comprendre ses aspirations nouvelles ; incapacité de gérer l'industrie ; incapacité d'organiser la production et l'échange.

Le peuple prononcera bientôt la déchéance de la bourgeoisie. Il prendra ses affaires en ses propres mains, dès que le moment propice se présentera.

Ce moment ne peut pas tarder, à cause des maux qui rongent l'industrie, et son arrivée sera accélérée par la décomposition des Etats, décomposition galopante qui s'opère de nos jours.